

MONSIEUR

ET

MADAME DENIS,

OU

LA VEILLE DE LA S.-JEAN,

TABLEAU CONJUGAL EN UN ACTE,
ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET DE ROUGEMONT;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre des Variétés, le 23 juin 1808.*

Suivie de la Chanson de M. et Madame DENIS,
par Marc-Antoine DÉSAUGIERS.

SECONDE ÉDITION corrigée.

~~~~~  
Prix : 1 fr. 25 c.  
~~~~~

P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre
Français, n^o. 51

1808.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DENIS.

M. Brunet.

Mad. DENIS.

M^{me} Baroyer.

DENISE, leur fille.

M^{me} Drouville.

HILAIRE, fils de M. et Madame

Caquet.

M. Cazot.

M. CAQUET, marchand de cuir.

M. Dubois.

Mad. CAQUET, sage-femme.

M^{me} Vautrin.

*La scène est à Paris, rue des Noyers, chez
M. Denis.*

(Le théâtre représente une chambre gothique, dans laquelle il y a deux cabinets opposés ; à droite, une fenêtre à laquelle il manque un carreau ; un petit miroir est suspendu au bouton de l'espagnolette : dans le fond, une vieille table de jeu et une horloge en bois. Vis-à-vis la fenêtre, un grand miroir, au-dessous duquel est une vieille table de toilette ; un canapé sur le devant de la scène : de vieux tabletoux ornent l'appartement. On voit suspendu un parapluie d'étoffe flambée, un chapeau à trois cornes, un almanach de cabinet, une clarinette, etc. Au près de la fenêtre, une cheminée sur laquelle il y a un chien empailté, etc.)

M. ET MADAME DENIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(M. et Mad. DENIS, DENISE.)

(M. Denis est à se faire la barbe devant un petit miroir à la fenêtre, Mad. Denis est à sa toilette.)

Mad. DENIS, à sa fille.

DENISE, attachez-moi mon coulant.

DENISE.

Oui, maman.

M. DENIS, à sa fille.

Denise, mon rasoir à manche d'ivoire.

DENISE.

Le voilà, papa.

Mad. DENIS, à son mari.

Mais, voyez donc quel temps, mon chou.

M. DENIS.

Toujours pluvieux, ma mignonne; le baromètre ne nous a pas trompés, grande pluie, ou vent très-sec... si ce temps-là continue...

Mad. DENIS.

Mais, mon poulot, le cousin Caquet et sa femme nous attendent, et il ne serait pas bien de les laisser le bec dans l'eau.

M. DENIS.

Songez donc que de la rue des Noyers à la rue des Martyrs, il y a une fière trotte, avec ça que la rue des Martyrs n'en finit pas, et que Mad. Caquet demeure, comme nous, tout en haut.

DENISE.

Comment, maman, est-ce que vous resteriez à la maison?...

Mad. DENIS.

Tous les deux seuls... ça ne serait pas gai.

M. DENIS.

Rassure-toi, m'amour, nous avons la ressource des voitures publiques, la place St.-Michel n'est qu'à deux pas, et Denise va aller nous chercher un fiacre.

DENISE.

Volontiers, mon papa, je vais en arrêter un à l'heure.

M. DENIS.

Non pas; il n'est pas nécessaire de payer une heure, pour

peut-être cinquante minutes que nous resterons en chemin :
(à Denise.) Arrêtes-en un à la course.

D E N I S E.

Oui, papa.

Mad. D E N I S.

Er reviens de suite.

D E N I S E.

Oui, maman. (Elle prend un parapluie et sort.)

S C E N E I I.

M. et M. DENIS. (ils achèvent, l'un, de se raser, l'autre de s'habiller.)

M. D E N I S.

Quand je vois cet enfant, Madame Denis, il me semble vous voir à seize ans ; lorsque je vous fis mon premier cadeau.

Mad. D E N I S.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami ; mais Denise est tout votre portrait ; si ce n'est que vous êtes blond et qu'elle est trop brune.

M. D E N I S.

Le diable soit du vent !... il agite mon miroir d'une force.

Mad. D E N I S.

N'allez pas vous couper, au moins.

M. D E N I S.

Je fais mon possible pour ça. Mais, moi, je ne puis pas voir danser mon visage, sans que la tête ne me tourne
Hai !

Mad. DENIS, effrayée.

Eb bien, qu'est-ce donc ?

M. D E N I S.

Une entaille sous mon nez ; j'avais pourtant l'œil dessus.

Mad. D E N I S.

Voulez-vous y mettre un peu de tabac ?

M. DENIS, la serviette sur la coupure.

C'est votre faute aussi, madame Denis, depuis six semaines que cette vitre manque.

Mad. D E N I S.

Air : Du vaudeville de l' *Asthénie*.

Trois fois j'ai collé du papier

A la place de ce vitrage,

Et trois fois, vous, tout le premier,

Vous avez détruit mon ouvrage.

M. DENIS.

Pourquoi me reprocher ce tort ?
Friponne , toi qui me chapitres ,
Tu voudrais que je fusse encor
Dans l'âge où l'on casse les vitres.

Mad. DENIS.

Hélas !

M. DENIS.

Tu soupirez , mignonne ? Donne-moi du taffetas d'Angle-
terre.

Mad. DENIS , *tirant son étui de sa poche.*
En faut-il beaucoup ?

M. DENIS.

Vois sur ma lèvre.

Mad DENIS , *mesurant le taffetas.*

Petit maladroit.

M. DENIS , *prenant le morceau coupé.*

Il ne faut pas prendre la mouche pour ça , poulette. (*il applique le taffetas sur sa blessure.*) Si vous m'en croyez ,
ma chatte , nous n'acheverons de nous habiller que lorsque
la voiture sera arrivée.

Mad. DENIS.

Vous avez raison , mon rat ; d'ailleurs il fait si chaud ! et
pour peu qu'on ait de l'embonpoint , les cors sont si gênans !

M. DENIS , *regardant à la fenêtre.*

Ah ! ah ! ah ! voici Denise qui revient.

Mad. DENIS.

A pied ?

M. DENIS

A pied. Je la reconnais au parapluie.

Mad. DENIS.

Adieu notre partie de loto.

M. DENIS , *regardant toujours.*

Mais avec qui donc cause-t-elle ?

Mad DENIS.

Elle s'arrête avec quelqu'un ?

M. DENIS.

Eh ! oui ; regarde au coin de la rue du Foin. Vois-tu , la
conversation paraît même très-animée.

Mad. DENIS.

Il y a long-temps que je me doute de quelque chose , et
ceci confirme certains soupçons.

M. DENIS.

Et quels soupçons , ma poule ?

Mad. DENIS.

Que quelque jeune cavalier du quartier lui trotte dans la
tête.

M. DENIS.

Eh bien, m'amour, n'ai-je pas autrefois trotté dans votre ?

Mad. DENIS.

Je ne m'en souviens plus.

M. DENIS.

Oh ! je m'en souviens très-bien, moi ; vous aviez une âme aimante, un cœur brûlant, et je ne suis pas surpris qu'un enfant qui a pris naissance dans votre sein, ait hérité d'une étincelle de ce feu sacré, qui...

Mad. DENIS.

Qui ne vous brûle plus, M. Denis.

M. DENIS.

Que voulez-vous, mon cœur ?

Air : *Je vous comprendrai toujours bien. (De l'Opéra-Comique.)*

La vieillesse est comme un torrent
Qui sur nos feux vient se répandre,
Mais notre flâme en expirant
Garde sa chaleur sous la cendre ;
Et bravant au sein des glaçons
Le poids des ans qui les consomment,
Deux vieux époux sont deux tisons
Qui ne brûlent plus (bis) mais qui fument.

Mad. DENIS.

Ah ! M. Denis, que de jours se sont écoulés depuis celui où nous nous vîmes pour la première fois.

M. DENIS.

Vous rendiez le pain béni à St.-Germain l'Auxerrois, ce jour-là. C'était en 1700., 1700., ma foi, l'année m'échappe ; mais c'était le dimanche de la Quasimodo. Il me semble que c'était hier.

Mad. DENIS.

Moi, je ne m'y trompe pas.

D U O.

Jadis éloquent et fidèle,
Toujours de votre belle,
Vous alliez ventant les appas,
Sur mon chapitre alors vous ne tarissiez pas,
Mais aujourd'hui votre éloquence
Est réduite au silence,
Vous n'articulez pas un mot
Que la parole, hélas ! ne vous manque aussitôt.

M. DENIS.

Ah ! pensez-vous que l'âge
Ait affaibli mon sentiment ?
De notre mariage
Le jour m'est encore présent.

(7)

Vous aviez, ma poulette,
Une robe de satin blanc.

Mad. DENIS.

Pour vous je fis l'emplète,
D'un habit jaune en bouracan.

M. DENIS.

Avec un dessous de veours.

Mad. DENIS.

Que je regretterai toujours.

M. DENIS.

Toujours.

Mad. DENIS.

Toujours.

ENSEMBLE.

Que ne suis-je encore au même âge !

Du passé douce image !

Ah ! tout doit-il ainsi finir ?

Qu'il est cruel de s'en tenir

Au souvenir.

SCENE III.

M. et Mad. DENIS, DENISE.

(Denise étend le parapluie pendant les premiers mots de la scène.)

Mad. DENIS.

Eh bien, le fiacre.

DENISE.

Ah ! mon dieu ! ma mère, pas un sur la place.

Mad. DENIS.

Il y en a ordinairement quinze ; tout Paris est donc en voiture aujourd'hui.

M. DENIS.

Eh bien, qu'y veux-tu faire ? nous resterons chez nous.

DENISE, *d part.*

Ils resteront ! et Hilaire qui doit venir.

Mad. DENIS, *à sa fille.*

Mais, Dieu me pardonne, vous avez cassé notre parapluie !

DENISE.

C'est le vent qui s'est engouffré dessous.

M. DENIS.

Là, encore un parapluie flambé !

Mad. DENIS.

Elle n'en fait pas d'autres.

M. DENIS.

Allons, allons, n'allons pas nous fâcher pour si peu de chose.

Mad DENIS.

C'est ça : si je vous écoutais , nous en ferions un joli sujet !
Approchez , mademoiselle , que je vous lave la tête.

DENISE.

Encore , ma mère ?

Mad. DENIS.

Que faisiez-vous tout-à-l'heure au coin de la rue , par le
temps qu'il fait ?

DENISE, à part.

On nous a vus. (Haut.) Moi , ma mère.

Mad. DENIS.

Oui , mademoiselle , vous même ; au coin de la rue du
Foin , devant la boutique du traiteur.

M. DENIS.

Et te voilà trempée comme une soupe ?

Mad. DENIS.

Eh bien , me direz-vous avec qui vous causiez ?

M. DENIS.

Oui , avec qui causais-tu ?

DENISE.

Mon père , c'est monsieur...

Mad. DENIS.

Ce n'est pas votre père qui vous interroge , c'est moi.

DENISE.

Eh bien , ma mère , c'est notre cousin Hilaire.

Mad. DENIS.

Le fils de madame Caquet !

DENISE.

Qui est garçon cafetier.

M. DENIS.

Chez M. Chicorée , nous savons cela. Eh bien , de quoi te
parlait-il ?

DENISE.

Mais , mon père , de la pluie et du beau temps.

M. DENIS.

Tu vois que leur conversation était bien innocente.

DENISE.

Il craignait que mon papa ne fut malade , parce qu'il n'a pas
envoyé chercher de café depuis quinze jours , et il me deman-
dait des nouvelles de sa santé.

M. DENIS.

Ah ! bien , oui , du café.

DENISE.

Voulez-vous que j'aille en chercher une demi-tasse , mon
papa.

Mad. DENIS.

Oui , oui , mais avant , approche cette table , n'est-il pas
vrai , mon chou ? puisque nous ne sortons pas , il faut bien
faire quelque chose.

M. DENIS.

Si un cent de piquet peut te faire plaisir.

Mad. DENIS.

Vous savez bien que le jeu de cartes n'est pas complet et qu'il manque l'as de pique et la dame de cœur, que vous avez coupés l'autre jour pour faire des cartes de visite.

M. DENIS.

Eh bien, jouons au loto.

Mad. DENIS.

Jouons au loto.

Air : *Allons aux prés Saint-Gervais.*

Le piquet, le domino
Avaient jadis l'art de me plaire;
A présent je leur préfère
Le jeu plus savant du loto.

M. et Mad. DENIS.

Le piquet, etc.

DENISE.

Quoiqu'une fille, à mon âge,
Ne sache pas tous les jeux;
Je crois que le mariage
Me plairait mieux.

M. et Mad. DENIS.

Le piquet, etc.

Mad. DENIS.

Dès qu'on a marqué le terné,
Quel plaisir l'et quel tic-tac,
Lorsque l'on voit le quaterne
Sortir du sac.

M. et Mad. DENIS.

Le piquet, etc.

De ce jeu qui me ruine
Je suis toujours mal venu,
Et jusqu'à présent le quine
M'est inconnu.

M. et Mad. DENIS.

DENISE.

Le piquet, le domino
Avaient jadis l'art de me plaire,
Mais aujourd'hui je préfère
Le jeu plus charmant du loto.
Je ris de leurs plaisirs faux,
Et secrètement je préfère
Un soupir, un mot d'Hilaire,
Aux quatre-vingt-dix numéros.
(Denise sort.)

SCENE IV.

M. et Mad. DENIS.

Mad. DENIS.

Voilà qui est prêt, asseyons-nous. (ils s'asseyent.) Qui est-ce qui tirera les numéros.

M. DENIS.

Moi, m'amour.

Mad. DENIS.

Voici votre carton et voilà le mieu.

M. DENIS.

Les avez-vous bien mêlés. Ah ! c'est celui que j'avais l'autre jour, je reconnais la ligne de mon terne, voyons si il sera aussi heureux ce soir. (il tire et nomme.) 65.

Mad. DENIS, ennuyée de ne pas marquer.

Vous débutez joliment.

M. DENIS.

Patience.

Mad. DENIS.

Je gage que cette petite fille va être deux heures à revenir.

M. DENIS, tirant et nommant les numéros.

Vous croyez donc toujours, 17, qu'elle a du goût pour ce petit Hilaire, à la fois notre cousin et notre filleul ?

Mad. DENIS.

Si je le crois ! oh ! ce n'est pas moi qui m'y trompe, et pour vous déchiffrer un amoureux, j'ai deux yeux qui en valent...

M. DENIS, tirant et nommant le numéro.

1. Oh ! je sais bien que vous vous y connaissez.

Mad. DENIS, marquant le numéro 1.

Voilà que je commence.

M. DENIS.

Et à l'âge de Denise, plus de soixante soupirans vous adressaient leur hommage.

Mad. DENIS.

Oui, mais combien en ai-je écouté ?

M. DENIS, tirant et nommant le numéro.

59.

Mad. DENIS.

Cinquante-neuf ! que voulez-vous dire ?

M. DENIS.

Eh parbleu, ce que je veux dire, 59. Marquez donc, cela vous fait un ambe.

Mad. DENIS.

Ah ! j'y suis. Et vous, est-ce qu'il ne vous vient rien.

M. DENIS.

Un pauvre extrait ; mais vous savez le proverbe, heureux en femme...

Mad. DENIS.

Comment donc, de la galanterie ? M. Denis ; mais, c'est charmant !

M. DENIS.

C'est qu'aujourd'hui, je ne suis si s'c'est votre coiffure

qui fait cela , on vous donnerait, je ne dirai pas quinze ans...

Mad. DENIS.

Je ne vous croirais pas ; vrais, combien, là, sans flatterie ?

M. DENIS, nommant le numéro qu'il tire.

Soixante.

Mad. DENIS.

Quatre-vingt !

M. DENIS.

Oui, est-ce que cela vous ferait quelque chose ?

Mad. DENIS.

Comment ! si cela me ferait quelque chose !

M. DENIS.

Tant mieux pour vous. On vous donnerait de 30 à 35 ans, pas davantage.

Mad. DENIS.

Ah ! Le diable soit des numéros.

M. DENIS, nommant le numéro qu'il tire.

Aussi, je me trouve près de vous.

Mad. DENIS.

Eh bien, vous vous trouvez près de moi ?

M. DENIS, sur quatre.

Je l'ai.

Mad. DENIS.

Gelé. Ah !

SCÈNE V.

M. et Mad. DENIS, HILAIRE et DENISE.

(Hilaire a une corbeille où est une cassette, une demi-tasse et quatre petits morceaux de sucre dans une soucoupe.)

HILAIRE, à Denise.

Ils jouent, et ne nous voyent pas.

M. DENIS.

Pour en revenir à nos jeunes gens, est-ce que tu crois, mignonne, que s'ils s'aimaient tout de bon, ce mariage-là?...

Mad. DENIS.

N'aurait pas le sens commun ?

HILAIRE.

Qu'est-ce qu'ils disent donc ?

M. DENIS.

Et pourquoi cela, ma chatte ? Hilaire n'est-il pas intelligent, bon travailleur, et fils de notre cousin Caquet, riche marchand de cuirs.

M. DENIS.

Oui, mais Hilaire est garçon limonadier, c'est-à-dire bavarde, paresseux et libertin.

D E N I S E.

Vous l'entendez, c'est ma mère qui parle.

Mad. D E N I S.

Et tenez, vous voyez comme Denise s'empresse de revenir; je gagerais cent contre un, que c'est ce petit drôle qui la retient, et qu'il cherche à la détourner du droit chemin; mais qu'elle tarde encore deux minutes à rentrer et je lui défends de remettre les pieds chez M. Chicorée.

D E N I S E, *très-vivement.*

Voici le café, maman.

M. D E N I S.

Ah ! madame Denis, vous n'avez pas le plus petit mot à dire. Est-il bien chaud ?

H I L A I R E.

Il brûle, mon cousin.

Mad. D E N I S.

Eh mais, puisque le voilà tout porté, il faut tirer cela au clair.

H I L A I R E.

Le café, ma cousine.

Mad. D E N I S.

Eh non, monsieur le calin; c'est quelque chose de plus important.

H I L A I R E, *à Denise.*

Nous y voilà.

Q U A T U O R.

Air du Duo de Raoul de Créqui.

On dit que vous aimez Denise ?

M. D E N I S, *à sa fille.*

Hilaire ne te plaît-il pas ?

Mad. D E N I S, *à Hilaire.*

Parlez, parlez avec franchise.

M. D E N I S, *à sa fille.*

Allons réponds avec franchise.

D E N I S E, H I L A I R E.

Ah ! quel embarras ! (*ter.*)

Cher Hilaire, } quel embarras !

Ah ! Denise, }

Mad. D E N I S,

Eh ! bien, parlerez-vous enfin ?

M. D E N I S.

Quel air tremblant !

Mad. D E N I S.

Quel air mutin.

Je vous l'ordonne; répondez.

M. D E N I S.

Paix donc, vous le nt imides.

Mad. DENIS.

C'est que je suis d'une colère.

DENISE, HILAIRE.

Faut-il parler, faut-il se taire ?

Ah ! nous tombons à vos genoux ,

Pardonnez-nous.

Mad. DENIS.

Avais-je tort, monsieur Denis.

M. DENIS.

Qu'y faire, madame Denis.

Mad. DENIS.

Il faut qu'ils soient punis.

C'est la décence qui l'ordonne.

M. DENIS.

Il faut qu'ils soient unis ;

M'amour, ne chagrinons personne.

Mad. DENIS.

A dix-huit ans aimer déjà !

M. DENIS.

Nous avons tous passé par là.

Mad. DENIS.

Pour notre front.

M. DENIS.

Allons, mignonne.

Mad. DENIS.

Ah ! quel affront !

M. DENIS.

Allons, pouponne.

Mad. DENIS.

Ils me le payeront.

M. DENIS.

Et moi, je leur pardonne.

Ensemble.

HILAIRE, DENISE.

Pardon, pardon.

M. DENIS.

Vous perdez la raison,

Mad. DENIS.

J'en perdrai la raison.

M. DENIS, à Hilaire.

Je vous de colère.

M. DENIS, qui s'est approché de la table et tête de café.

Et voilà le café tout froid. (A Denise.) Allons, ma petite, ne pleure pas, et fais-le réchauffer.

(Denise prend la cafetière, et va la placer devant le feu.)

Mad. DENIS, à Hilaire.

Et vous, monsieur, sortez.

HILAIRE, à part.

Oh ! la bonne idée !

(à Madame Denis.)

Air: Charnante Gabrielle.

Denise est votre ouvrage,

Elle a su me charmer;

Denise est votre image,

Comment ne pas l'aimer ?

Aujourd'hui tout conseille

D'être indulgent,

Se fâche-t-on la veille

De la Saint-Jean ?

Mad. DENIS.

De la St.-Jean !

(Elle va chercher le calendrier qui est auprès de la cheminée.)

M. DENIS.

De la St.-Jean !

DENISE.

La fête à papa !

HILAIRE.

N'est-ce pas aujourd'hui le 23 juin.

M. DENIS.

La veille du 24, juste.

Mad. DENIS, replaçant le calendrier.

Il a, ma foi, raison ! Embrasse-moi, mon petit Hilaire, et toi, ma chère Denise ! (A son mari, en lui faisant la révérence) M. Denis, voulez-vous bien permettre ?

(Elle embrasse son mari.)

HILAIRE, à part.

Comme la fête est venue à propos !

DENISE.

Tout est oublié.

M. DENIS, prenant sa tabatière.

Air: Fanfare de St. Cloud.

Vous connaissez notre usage,
N'y manquez pas, s'il vous plaît.

Mad. DENIS.

Au point du jour je m'engage
A vous offrir mon bouquet.

M. DENIS.

Un bouquet en vaut un autre.

DENISE, retirant la cafetière du feu.

Il est assez réchauffé.

M. DENIS, à sa femme.

Et je vous promets le vôtre.

Mad. DENIS, à son mari.

Prenez donc votre café.

M. DENIS.

Je ne le prendrai qu'à condition que tu en accepteras la moitié, ma mignonnette.

Mad. DENIS.

Air: C'est à mon maître en part de plaire.

Vous voudriez que j'acceptasse ?

Non, j'en prierais mon époux.

M. DENIS.

Voudrais-tu seul que j'y goûtasse ?

Mad. DENIS.

On ne l'apporte que pour vous.

M. DENIS.

Ah ! partagez ma demi-tasse,

Ton plaisir n'est-il pas le mien ?

Mad. DENIS.

Pour peu que je vous en étasse,

Il ne vous resterait plus rien.

M. DENIS.

Tu sais bien, bobonne, que la veille de ma fête, je suis toujours assez agité.

Mad. DENIS.

Vous la voulez ? *(Elle prend la cafetière et se verse.)* Ah ! mon dieu ! qu'il est clair !

M. DENIS, versant à son tour.

Eh ! mais, cela ne finit pas. *(A Hilaire.)* Qu'est-ce donté que tu nous as apporté, toi !

HILAIRE.

Ce que mademoiselle Denise m'a demandé, mon cousin.

M. DENIS.

Une demi-tasse ne remplit pas la cafetière.

DENISE, bas à Hilaire.

Ah ! je vois ce que c'est ! il n'y avait pas de couvercle, et tandis que nous causions sous la gouttière..

Mad. DENIS, buvant.

Mais c'est de l'eau.

M. DENIS.

Celui-là ne m'empêchera pas de dormir. Allons, allons, mes enfans, apportez des tasses, nous pouvons nous régaler, il y en a pour tout le monde.

DENISE.

Mon père, ça ne vaut rien, pour nous.

Mad. DENIS.

C'est juste. Ah ! ça, Hilaire, je vous pardonne votre amour pour ma fille en faveur de St-Jean ; mais j'espère que l'année prochaine, je n'aurai pas le même reproche à vous faire. *(A M. Denis.)* Ah ! ça, est-ce que tu es d'avis de jouer encore, cher ami ?

M. DENIS.

Ma foi, non.

Mad. DENIS.

En ce cas, Denise, rangez cette table, et vous, Hilaire, faites-nous le plaisir de nous souhaiter le bonsoir.

HILAIRES.

Bonne chance, ma cousine- (*il l'embrasse.*) Bonne fête, mon cousin. (*il l'embrasse*)

Mad. DENIS, *flattée du baiser d'Hilaire.*

C'est que ce petit drôle-là est aimable quand il veut

M. DENIS.

Vous trouvez ! Allons, allons, va-t-en, petit fripon, et songe à être plus sage désormais.

HILAIRES, *embrassant Denise.*

Oh ! me voilà bien corrigé, mon cousin !

(*il regarde tout le monde, et s'apercevant qu'on ne le voit pas, il se glisse furtivement derrière le canapé, puis après dessous.*)

Mad. DENIS.

Ah ! ça, cher ami, veux-tu que je te coiffe de nuit.

M. DENIS.

Toujours de nouvelles complaisances.

Mad. DENIS, *à sa fille.*

Denise, va chercher le bonnet de nuit de ton père.

(*M. et Madame Denis vont s'asseoir sur le canapé.*)

HILAIRES, *à part.*

Comment ! ils viennent s'asseoir pour bavarder encore ! oh ! je les ferai bien déguerpir.

M. DENIS:

Par exemple, je suis bien étonné que monsieur et madame Caquet ne nous aient pas fait l'amitié de venir ce soir me souhaiter ma fête ; c'est la première fois qu'ils y manquent, et je suis piqué au vif.

(*Au même instant Hilaire le pique avec une épingle, M. Denis croit que c'est une mouche, et frappe sa jambe.*)

Mad. DENIS.

Peut-être a-t-il quelque livraison de cuirs à faire, et puis le temps est affreux ! la course est longue !

M. DENIS.

La course, la course, eh ! qui les prie de la faire à pied !... (*Même jeu de la part d'Hilaire.*) Encore ! Je me plais à croire que ce ne serait pas la première fois qu'on aurait pris un fiacre pour moi.

(*Denise est revenue, elle a remis à madame Denis le bonnet de nuit de son mari, celle-ci coiffe M. Denis, que le jeune Hilaire continue de piquer de temps en temps.*)

Air : *Oui noir n'est pas si diable.*

C'est une chose unique,

Ce logis en est plein.

Mad. DENIS.

Quelle mouche vous pique.

M. DENIS.

Parbleu c'est un cousin.

Parbleu (*bis.*) c'est un cousin.

(17)

MAD. DENIS.

J'ai pris pour la Saint-Jean

Un plus joli ruban.

(Elle prend un ruban jaune et entoure le bonnet.)

Ma peine est inutile.

Restez donc immobile.

M. DENIS.

Me voilà plus tranquille,

Allons, dépêchez-vous.

(Le coucou chante.)

M. DENIS.

Coiffez bien (bis) votre époux.

(Huit heures sonnent.)

Déjà huit heures ! m'amour, c'est l'instant...

MAD. DENIS, *soupirant.*

Du sommeil.

M. DENIS.

Air : *Je vous attends dans l'ombre de la nuit.*

Rentrons, rentrons dans cet heureux réduit,

L'amour m'appelle et l'hymen me conduit.

HILAIRE.

Elle le suit. (bis.)

M. DENIS.

Viens donc, viens vite, le tems fuit. (bis)

MAD. DENIS, *à sa fille.*

En vous couchant, ne faites pas de bruit.

DENISE, *à ses parens.*

Je vous souhaite une bien bonne nuit.

TOUTS.

Bonne nuit.

et Mad. Denis rentrent dans la chambre à coucher. .)

SCÈNE VI.

DENISE, HILAIRE, *caché.*

(Elle va pour entrer dans sa chambre; mais elle aperçoit Hilaire qui est sorti de dessous le canapé et qui lui barre le chemin, elle jette un cri de surprise.)

DENISE.

Vous ici ! Et par où êtes-vous entré ?

HILAIRE.

Je ne suis pas sorti.

DENISE.

Comment ?

HILAIRE

J'étais là.

DENISE.

Mais enfin, quel était votre dessein en restant ici.

HILAIRE.

De nous concerter ensemble sur le cadeau que nous ferons à ton père pour sa fête.

DENISE.

O ciel ! quelle imprudence ! nous sommes perdus si l'on nous entend.

HILAIRE.

On frappe.... Qui peut venir chez M. Denis à l'heure qu'il est ? (*Il va ouvrir ; M. Caquet entre.*) C'est mon père !

SCENE VII.

HILAIRE, DENISE, M. CAQUET.

CAQUET, à Denise.

Le papa z'et la maman dorment-ils ?

HILAIRE.

Depuis une demi-heure, mon père.

CAQUET.

Comment !.... te voilà z'ici, toi !.... Et qui viens-tu faire ?

HILAIRE.

Mais, vous-même, mon père, quel sujet vous y amène ?

CAQUET.

N'est-ce pas demain la Saint-Jean ?... La fête de ton parrain ! Nous avons fermé la boutique à huit heures ; j'ai laissé là mes cuirs, et j'ai dit z'à ta mère : je vais t'aller louer z'un fiacre, et nous irons la souhaiter bonne et heureuse au compère Denis.

DENISE.

Je vous en remercie d'avance pour eux.

CAQUET.

Ah ! ça, mes enfans, vous dites donc qu'ils dorment suffisamment pour ne rien entendre !... En ce cas, je vas t'au-devant de ma petite femme qui m'attend z'avec les paquets.

HILAIRE.

Les paquets !...

CAQUET.

Chut ! c'est z'une surprise.

DENISE.

Ah ! mon dieu, comme mon papa sera content.

CAQUET, appelant.

Femme, femme, tu peux venir.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. CAQUET.

Mad. CAQUET.

Air: *Nous verrons à ce qu'il dit.* (de Bancelin.)

Prends bien vite ce paquet ;

Monsieur Caquet ,

Je suis-en nage ,

J'ai pensé me trouver mal ,

Car j'ai la charge d'un cheval.

Ouf, je n'en puis plus ,

J'ai les bras rompus ;

Ce que c'est pourtant que l'âge ,

Caquet ! le dira ;

A vingt ans, ouf dà.

J'ai porté plus lourd que ça.

Mad. CAQUET. CAQUET.

Prends bien vite le paquet , Paix donc, madame Caquet,

Monsieur Caquet, Ou c'en'est fait

Je suis en nage , De notre ouvrage ;

J'ai pensé me trouver mal , Votre bâtil infernal

Car j'ai la charge d'un cheval. Fera tant que tout ira mal.

M. DENIS, de sa chambre.

Eh mais, j'entends du bruit dans le salon. Qui est là ?
qui est là ?

Mad. CAQUET.

C'est nous, mon compère.

CAQUET.

Paix donc, vous ébruitez tout.

Mad. CAQUET.

Je me tais.

M. DENIS.

C'est la voix de madame Caquet ?

Mad. CAQUET.

Justement. C'est moi et mon mari qui nous sommes rappelés
que c'est demain la Saint-Jean, et quoiqu'il fit un tems à ne
pas mettre un chat dehors, nous sommes sortis et avons fait
avancer un fiacre, pour accourir à toutes jambes, vous
souhaiter une bonne fête, et vous emmener souper à la
maison.

M. DENIS.

Souper ! Je suis à vous, mes amis, je suis à vous.

CAQUET.

Fort bien, z'il va venir.

Mad. CAQUET.

Eh bien, mes enfans, et les amours ? En avez-vous parlé

au compère Denis ? Ce n'est pas l'embarras , pour lui , nous en ferons tout ce que nous voudrons ; mais , c'est la commère ! Ah ! dam , la commère a une tête !

D E N I S E .

Ah ! ça , je vous en réponds qu'elle en a une ! Elle a tout appris , et elle ne veut rien entendre .

Mad. C A Q U E T .

Bah !

H I L A I R E .

Elle dit que je suis un paresseux , un bavard , un libertin ; enfin , que je suis trop avancé pour mon âge .

Mad. C A Q U E T .

Trop avancé !

Air : *De la parole.*

Eh ! quoi , c'est pour cette raison ,

Qu'elle veut retarder la noce ,

Est-ce un crime dans un garçon

D'avoir l'esprit un peu précoce .

Moi , j'ai recherché de tout temps

Les jeunes gens prompts à s'instruire ,

J'aime mieux dix petits savans

Qu'une bête de soixante ans ,

Voilà mon mari (*tis.*) pour le dire .

C A Q U E T .

C'est vrai , madame Caquet s'a toujours eu t'un faible pour l'érudition ; c'est pourquoi s'elle m'a choisi .

Mad. C A Q U E T .

Au reste , mes petits amis , tranquillisez-vous , je me fais fort d'amener la commère à récipissencé Nous avons apporté avec nous de quoi l'éblouir ; mais cela ne suffit pas , vous , de votre côté , mes enfans , il faut faire quelque chose qui la flatte , et un petit cadeau à son mari ne laissera pas que de l'amadouer .

H I L A I R E .

Sans doute , mais que lui donner .

C A Q U E T .

Eh mon Dieu , s'un rien lui fera sensation .

Mad. C A Q U E T .

Air : *La loterie est la chance.*

Hâtez-vous , l'idée est bonne ,

Il est assez reconnu

Qu'aujourd'hui celui qui donne

Est toujours le bien venu .

T. Ensemble .

Hâtons-nous

Hâtez-vous

} l'idée est bonne , etc.

M. CAQUET.

Pour reporter le vieux drille
(à Hilaire.) A ses premières amours,
Achète un pâté d'anguille.

Mad. CAQUET, à Denise.
Et toi des pruneaux de Tours.

Ensemble

Hâtons-nous }
Hâtez-vous } l'idée est bonne, etc.

(Denise et Hilaire sortent.)

CAQUET.

Chut, voici M. Denis.

(Il prend son bouquet dans le carton, Mad. Caquet prend de plus l'habit jaune.)

SCENE IX.

M. et Mad. DENIS, M. et Mad. CAQUET.

M. DENIS.

Eh, bonsoir donc, mes amis; quel plaisir de vous voir à
l'heure qu'il est?

M. et Mad. CAQUET.

Air nouveau.

Bonne fête

Mon cher }
Monsieur } Denis,

Avec plaisir mon cœur { te } la souhaite.
vous }

Bonne fête

Mon cher }
Monsieur } Denis,

Que par le ciel, tous { vos } jours soient bénis.
tes }

M. CAQUET.

De l'amitié s'accepte le symbole,
Le sentiment sa cueilli ce bouquet;
Ah! que n'a-t'il comme moi la parole
Tout comme moi chaque fleur te dirait.

Ensemble.

Bonne fête.

Mon cher }
Monsieur } Denis,

Avec plaisir, mon cœur { vous } la souhaite.
te }

Bonne fête.

Mon cher }
Monsieur } Denis. ●

Que par le ciel tous } vos }
 } tes } jours soient bénis.

M. DENIS.

Ce pauvre Caquet, il s'est bien ressouvenu que j'étais un Jean...

CAQUET.

Bon, il n'y a t'aucun mérite à ça; c'est z'une habitude de vingt ans.

M. DENIS.

Aussi, tu sais qu'à la Saint Fiacre, je ne te manque jamais.

Mad. DENIS.

En vérité, cousine, je suis confuse de vos attentions pour mon mari; ça n'en valait pas la peine.

Mad. CAQUET.

Nous venions vous chercher pour souper; mais il ne fallait pas vous lever pour ça.

M. DENIS.

Ah ça, depuis que je ne t'ai vu, comment vont les cuirs?

CAQUET.

Mais j'en ai débité z'assez depuis quelque temps.

M. DENIS.

Ah! tant mieux.

CAQUET.

Je viens d'en envoyer z'une fourniture au premier régiment de Cuirassiers, qui, pour la durée z'et la solidité, me fera z'un peu d'honneur.

Mad. CAQUET.

Et laissez cela, quand vous parlez de vos cuirs, vous en avez plein la bouche. Permettez, mon cousin, que je vous offre...

M. DENIS.

Comment, un paquet?

CAQUET, à Mad. Denis.

Celui-ci z'est à votre adresse.

Mad. DENIS.

Eh! mais, compère, vous n'y pensez pas, la Sainte-Anne ne tombe que dans le mois de juillet.

CAQUET.

La Sainte-Anne tombe tous les jours quand il s'agit de fêter z'une parenté aussi aimable.

M. DENIS.

Peut-on au moins savoir qu'est-ce?

Mad. CAQUET, *l'emmenant au coin du théâtre.*
Chut !

Mad. DENIS.
Quel est donc l'objet renfermé dans ce carton ?
CAQUET, *bas à Madame Denis.*
C'est z'un rien.

Ensemble.

M. CAQUET, à Madame Denis.

Air : *Des brunes j'étais amoureux.* (Amour Filiale.)

Passez dans votre cabinet,
Ouvrir ce carton en secret.

Mad. DENIS.

Mais que contient-il, je vous prie ?

CAQUET, *mystérieusement.*

Une robe z'en satin blanc.

Mad. DENIS.

A souvenir doux et touchant
Le présent est vraiment charmant !
Pour rappeler l'époque trop chérie,
Qui sera notre heureux lien,
Je vais l'endosser mal ou bien,
(*montrant son époux.*)

Mais à mon rat n'en dites rien.

Mad. CAQUET, à M. Denis.

Passez dans votre cabinet,
Ouvrir en secret ce paquet.

M. DENIS.

Mais que contient-il, je vous prie ?

Mad. CAQUET.

Un habit jaune en bouracan.

M. DENIS.

O souvenir doux et touchant !
Le présent est vraiment charmant.

Ah ! pour surprendre une moitié chérie,

Je vais l'endosser mal ou bien ;

Dieux quel plaisir sera le sien !

(*montrant son épouse.*)

Mais que mon chat n'en sache rien.

S C E N E X.

M. et Mad. CAQUET.

Mad. CAQUET.

Ces bons époux ! en vérité ce sont de vieux enfans...

CAQUET.

Ma femme, nous n'avons t'encore fait que la moitié de la

besogne ; il nous reste les bougies à allumer, les guirlandes à poser, les plaques à placer. Il faut z'enfin que tout leur rappelle un jour qui leur fut bien cher, et que leur surprise soit complete.

Mad. CAQUET.

Tu as raison, M. Caquet.

Air : *Contredanse du petit Volage.*

Vite, cher Caquet,

Bouquet,

Quinquet.

Que tout soit prêt,

Et qu'à l'œillet

La rosé avec grâce

S'enlace.

De nos amis,

Charmés, ravis,

Trompant les yeux

Par mille feux,

Enivrons-les ;

Transportons-les

Dans un palais.

Ces fleurs,

Par leur éclat, par leurs couleurs,

De la jeunesse en eux

Vont réveiller les premiers feux.

Tous deux,

Croyant serrer de nouveaux nœuds,

Vont rajeunir

De souvenir.

Ensemble.

Vite, cher Caquet, etc.

CAQUET.

Parle donc plus bas ; tu es t'une femme cruelle pour crier.

Mad. CAQUET.

Crier, crier, à peine si je m'entends.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DENISE et HILAIRE, *apportant leurs cadeaux.*

DENISE, HILAIRE.

Air : *Vive un tambourin.*

Mon dieu ! quelle fête !

Ici s'apprête,

Que monsieur Denis
Sera surpris.
A cette vue
Imprévue,
Le cher papa
Se croira
A l'Opéra.

C A Q U E T.

Air : *Toujours le même.*

De ce salon nous ferons t'un boccage,
On y rira,
Chantera,
Dansera.

Hilaire nous jouera
Le menuet d'usage,
Ensuite on valséra ;
En un mot, ce sera

Un bal champêtre au quatrième étage.

Mad. C A Q U E T.

Silence, ils vont venir ; laissez-là vos présens, et venez nous
aider.

D E N I S E et H I L A I R E.

De tout mon cœur.

Air : *Du vaudeville de Madame Scarron.*

T O U S.

Décorons , éclairons ce salon gothique ;

Que le goût

Surtout

Eclate et domine partout.

Mais chassons (*bis.*) ce ton léthargique

Que dans leur salon

Les riches nomment le bon ton.

Mad. C A Q U E T.

Y prenez-vous la parole ?

On vous l'enlève aussitôt,

Et. Non vous appelle folle

Si vous ajoutez un mot,

Ma foi c'est très-malhonête,

Pour qui veut parler long-temps,

Il n'est de bonne fête

Que chez les bonnes gens.

T O U S.

Décorons , etc.

C A Q U E T.

Sur z'une table couverte.

De vins et de mets exquis,

La bouche est zà-peine ouverte,

Que déjà z'il sont partis.

elle pour crier.

AIRE, apportant

De glouton, d'ivrogne on traite
 Qui boit z'ou mange long-temps,
 Il n'est de bonne fête
 Que chez les bonnes gens.

T O U S.

Décorons , etc.

S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, M. DENIS, *entrant d'un côté,*
 Mad. DENIS, *de celui opposé.*

(*M. Denis est en habit jaune en bouracan, pareil à celui de ses noces ; sa femme est en robe de satin blanc. Ils s'aperçoivent l'un et l'autre, et restent immobiles de surprise.*)

Mad. DENIS.

Dieux !

M. DENIS.

Ciel !

Mad. DENIS.

Quel habit !

M. DENIS.

Quelle robe !

M. et Mad. DENIS, *avec la plus grande émotion.*

Où me reportez-vous, mes amis.

Mad. DENIS.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Monsieur Denis joignait jadis
 Aux grâces d'une belle tête,
 Un maintien fier, des yeux hardis,
 Un beau port, un air de conquête,
 Voilà comme il était jadis.

Quand il subjuguait ma vertu !

Ah ! ah ! qu'il est bien !

Et pourtant vous ne voyez rien.

M. DENIS.

Même air.

Madame Denis possédait
 Tout ce qui séduit au bel âge ;
 Ah ! que de pièges nous tendait
 Sa taille, son joli corsage.

Sous cette robe qu'elle mit
 Le jour que l'hymen la soumit,
 Hein ! hein ! qu'elle est bien !

Et pourtant vous ne voyez rien.

Qu'aperçois-je encore ? Étonnement sur surprise ! Te
 rappelles-tu, mignonne, le jardin de ta grand'maman ?

Mad. DENIS, avec un soupir.

Où tu dansas avec moi le menuet qui ouvrit le bal de nos noces.

M. DENIS.

C'est le même; si ce n'est qu'il n'y a pas d'arbres dans cette chambre.

Mad. CAQUET.

Eh bien, sans me flatter, l'habit, la robe, les plaques, sont de mon invention, il n'y a que les roses qui ne m'appartiennent pas.

CAQUET.

Où, c'est moi qui ai pensé ce matin à la suspension des roses, en tanant z'un cuir.

Mad. CAQUET.

Il ne manque pour compléter l'illusion que le menuet dont vous parliez tout-à-l'heure.

M. DENIS.

Eh bien, chachatte, qui nous empêche?..

M. DENIS.

Sans violons?

M. DENIS.

As-tu oublié ma clarinette, dont je joue tous les dimanches. Oui, mais je fais une réflexion : c'est que je ne pourrais pas jouer d'une main et danser de l'autre.

CAQUET.

Et notre fils, donc.

M. DENIS.

Est-ce qu'il en soufflerait, par hasard.

CAQUET, avec importance.

Mon dieu non, z'excepté seulement que lorsqu'il vient nous voir, il fait les délices de toutes les oreilles de la rue des Martyrs.

Mad. CAQUET.

Allons, mon garçon, prends la clarinette et accorde-toi.

DENISE, bas à M. Caquet.

Et le pâté et les prunaux?

CAQUET.

Je les garde pour la bonne bouche.

Mad. DENIS.

Toi, Denise, prends le tambour de basque, cela ronfle mieux.

CAQUET.

Allons, allons, mon violon.

(M. et Mad. Denis se placent; ils dansent tandis que Hilaire et Denise jouent, l'un de la clarinette, l'autre du tambour de basque; après le

sur surprise ! To
and'maman ?

menuet et dans le moment où monsieur et madame Denis sont en attitude, Hilaire et Denise leur offrent les présents qu'ils ont acheté.)

M. DENIS.

Un pâté d'anguille !

Mad. DENIS.

Des pruneaux de Tours...

TOUS DEUX.

C'est pour en mourir !

HIL AIRE, DENIS E.

Air du vaudeville d'Arlequin musard.

Ces lieux chers à votre pensée,
Par mille souvenirs d'amour,
N'offrent qu'une image glacée,
Qui va s'éteindre avec le jour.
Que votre bonheur se répète
Dans le bonheur de votre enfant ;
Au lieu d'une image muette,
Vous aurez un tableau parlant.

Mad. DENIS, *unissant Hilaire et Denise.*

Ah ! ma pauvre petite Denise, puisse-tu être aussi heureuse que moi.

Mad. CAQUET.

J'étais sûre de ça, et si je n'avais pas parlé...

CAQUET.

Tais-toi. Mon cher cousin et cousine, ce n'est pas pour vous chasser, mais le souper nous attend, profitons du fiacre qui a porté nos paquets ; il est z'assez grand pour nous contenir, et allons finir gaiement la nuit rue des Martyrs.

VAUDEVILLE.

Air : *Que Pantin serait content.*

Ah ! que mon cœur est content,
Le seul vœu qu'il ait à faire,
C'est que tous les jours de l'an
Nous ramènent la Saint-Jean.

Mad. DENIS.

Air : *Gai, gai, gai, mes chers amis.*

Pour que de la Saint-Jean
L'illusion soit entière,
Denis en bouracan
Doit être un petit volcan.

Air : *De la chanson de M. Denis.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous en.

TOUS.

Ah ! que mon cœur, etc.

M. DENIS.

Je suis fier comme un paon ,
Quand cet heureux jour m'éclaire ,
Et par un doux élan
Mon amour hausse d'un cran ,
Souvenez-vous en , souvenez-vous en.

T O U S.

Ah ! que mon cœur , etc.

C A Q U E T.

Je suis t'un vétéran
Du régiment de Cythère ,
Et qui, sans être un Jean,
Fâcha plus d'une mamán.
Ah ! souviens-toi z'en , ah ! souviens-toi z'en.

T O U S.

Ah ! que mon cœur , etc.

H I L A I R E.

L'auteur peu charlatan ,
Tantôt craint , tantôt espère ,
Vous seul d'un ouragan ,
Pouvez sauver la Saint-Jean.
Souvenez-vous en , souvenez-vous en .

D E N I S E.

Que l'auteur serait content ,
S'il avait l'art de vous plaire ,
Et si chacun en sortant ,
Chantait : vive la Saint-Jean.

T O U S.

Que l'auteur , etc.

F I N.

SOUVENIRS NOCTURNES
DE DEUX EPOUX

DU 17^e SIÈCLE.

Il avait plu toute la journée , et n'ayant pu aller , le soir , faire leur parti de loto chez madame *Caquet* , sage-femme , rue des Martyrs , monsieur et madame *Denis* s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, Mad. *Denis* , qui ne dormait pas , impatiente du silence obstiné de son mari , qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos , soupira trois fois et prit la parole :

Mad. DENIS.

Air : *Premiers mois de mes amours.*

Quoi ! vous ne me dites rien ?
Mon ami , ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent...

Souvenez-vous-en , (*bis*)
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

M. DENIS , *se retournant.*

Mais , m'ameur , j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors...
Car c'était en mil sept cent,
Souvenez-vous-en.. (*bis.*)
An premier de mes amours ,
Que ne duriez-vous toujours !

Mad. DENIS , *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment,
Souvenez-vous-en ; (*bis.*)
Avec des prunaux de Tours ,
Que je crois manger toujours.

M. DENIS.

En mil sept cent deux , mon cœur
Vous déclara son ardeur.
J'étais un petit volcan,
Souvenez-vous-en... (*bis.*)
Feu des premières amours ,
Que ne brûlez-vous toujours !

Mad. DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-Lauxerrois.
J'étais mise en satin blanc...
Souvenez-vous-en. (*bis.*)
Du plaisir, charmans atours,
Je vous conserve toujours.

M. DENIS, *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé !

Mad. DENIS, *s'asseyant aussi.*

Comme vous étiez coiffé !

M. DENIS.

Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en... *bis.*

Mad. DENIS.

Et culotte de velours
Que je régrétté toujours.

Continuant.

Comme en dansant le menuet,
Vous tendites le jarret !
Ah ! vous alliez joliment,
Souvenez-vous-en... *bis.*
Aujourd'hui nous sommes lourds.

M. DENIS.

On ne danse pas toujours.

S'animant.

Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin !
Il était mieux qu'à présent,
Souvenez-vous-en... *bis.*
Belles formes, doux contours,
Que ne durez-vous toujours.

Mad. DENIS.

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir,
Vous me pinciez doucement,
Souvenez-vous en... *bis.*
Mais à présent nuit et jours,
C'est moi qui pince toujours.

M. DENIS, *lui offrant une prise de tabac.*

Demain, songez, s'il vous plait,
A me donner mon bouquet.

Mad. DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi ! c'est demain la Saint-Jean !

M. DENIS, *rentrant dans le lit.*

Souvenez-vous-en... *bis.*
Epoque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

Mad. DENIS, *se recouchant.*

Oui, jolis retours, ma foi,
Votre éloquence avec moi
Eclate une fois par an,
Souvenez-vous-en ; *bis.*
Encor votre beau discours
Né finit-il pas toujours.

Ici M. Denis a une réminiscence.

Mad. DENIS, *visitant.*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

M. DENIS.

Rien... je me pique d'honneur.

Mad. DENIS.

Quel baiser ! il est brûlant...

M. DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en... *bis.*

Mad. DENIS, *ajustant sa corsette.*
Tendre objet de mes amours,
Pique toi d'honneur toujours.

Ici le couple bâilla,

S'étendis et sommeilla...

L'un marmottait en ronflant :

*« Souvenez-vous-en... » *bis.**

*L'autre : « Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours. »*